

Le texte suivant est tiré de *Perspectives : revue trimestrielle d'éducation comparée* (Paris, UNESCO : Bureau international d'éducation), vol. XXIV, n° 3/4, 1994 (91/92), p. 521-538.

©UNESCO : Bureau international d'éducation, 2000

Ce document peut être reproduit librement, à condition d'en mentionner la source.

ANTÓNIO SÉRGIO

(1883 — 1969)¹

*António Nóvoa*²

António Sérgio de Sousa³ est l'un des intellectuels les plus remarquables de la vie culturelle et politique portugaise du XX^e siècle. Philosophe et journaliste, sociologue et essayiste, il se distingue en particulier par son travail de pédagogue⁴ : « A la manière des Grecs, la philosophie de Sérgio est essentiellement une pédagogie sociale ou, plus exactement, une *paideia* » (Magalhães-Vilhena, 1975, p. 97). La formation universitaire et le parcours professionnel d'António Sérgio se caractérisent par une extraordinaire diversité, où l'éducation joue un rôle intégrateur : « Je ne me considère pas comme un littérateur ou un écrivain, mais comme un pédagogue ou un prédicateur qui écrit » (1940)⁵. Et, en 1958, quand on lui demande s'il préfère être connu comme professeur, écrivain, économiste ou sociologue, sa réponse est immédiate : « Peut-être comme philosophe, sociologue et réformateur social... et pédagogue ».

A strictement parler, António Sérgio n'était pas porteur d'un projet pédagogique. Ce ne sont pas les questions techniques ou de méthode qui caractérisent son œuvre, mais bien plutôt la capacité de penser l'éducation au-delà du champ spécifique de l'enseignement. Il appartient à une génération d'intellectuels qui étaient de véritables érudits, dotés d'une vaste culture historique, philosophique et littéraire et capables d'opérer des synthèses sur les grandes questions de société.

A la différence de certains de ses pairs, toutefois, Sérgio ne dédaigne pas les problèmes pédagogiques concrets car, pour lui, l'enseignement n'est pas le simple prolongement (instrumental) d'une pensée plus globale, mais bien le noyau dur de son projet : « Tout converge vers un même problème : le problème pédagogique, le système d'enseignement publique. Il s'agit là, par excellence, d'une question théorique et pratique à la fois. Poser correctement ce problème, c'est faire appel à toutes les énergies d'un peuple » (1918a, p. 43).

Né à Damão (ancienne colonie portugaise aux Indes), António Sérgio a fait l'expérience d'une enfance sans école, ce qui, de son propre aveu, ne lui a pas été nuisible, même d'un point de vue strictement scolaire : « Jusqu'à l'âge de 10 ans, je n'ai pas connu l'école. A mon arrivée au Portugal, j'ai pu me préparer rapidement à l'examen d'instruction élémentaire, afin d'entrer au Collège militaire. Après quelques brefs tâtonnements, j'ai été parmi les premiers de ma classe, ce qui prouve que leur scolarisation antérieure n'avait pas été un avantage pour mes camarades. Je n'évoquerai pas les problèmes pédagogiques qu'un tel cas suggère » (*Autobiographie*⁶).

Ayant choisi la carrière des armes, Sérgio se désintéressa vite des questions militaires, et la révolution républicaine de 1910 ne fera que hâter sa décision d'abandonner la Marine. Il entreprend alors une série de voyages, se rendant notamment au Brésil. Soulignons l'importance du séjour qu'il effectua à Genève (1914-1916) où il fréquenta l'Institut Jean-Jacques Rousseau : l'essentiel de son projet pédagogique s'élabora dans ce foyer de l'Éducation nouvelle. La première partie du présent essai tentera de décrire ce séjour et indiquera les sources de sa pensée pédagogique.

Au début des années vingt, Sérgio s'installe au Portugal, où il aura l'occasion de réaliser quelques-uns de ses projets de réforme. Le groupe auquel il était affilié, *A Seara Nova*, exerçait alors une forte influence sur la vie culturelle et politique. Ministre de l'Instruction publique pour une courte période, Sérgio jouera un rôle de premier plan tout au long des « années folles de la pédagogie », notamment en tant que directeur de la section portugaise de la Ligue internationale pour l'Éducation nouvelle. La deuxième partie de cet essai portera sur cette action de réformateur social à travers l'éducation.

En 1926, une dictature militaire s'instaure au Portugal, prélude au régime autoritaire et corporatif de l'État nouveau. Bientôt, António Sérgio sera contraint de prendre le chemin de l'exil. Il mène de front des activités d'opposant politique et des travaux d'essayiste, systématisant un ensemble de réflexions, notamment en ce qui concerne les questions pédagogiques. De retour au Portugal, au milieu des années trente, Sérgio envisage de moins en moins l'éducation comme le terrain privilégié de son apostolat civique, en quoi il ne se distingue guère de la plupart des fondateurs de l'Éducation nouvelle pour qui l'éducation n'est plus le terrain privilégié sur lequel on peut initier des projets de régénération sociale. Cependant, les préoccupations d'ordre pédagogiques courent toujours en filigrane de sa pensée. Dans notre troisième partie, nous évoquerons cette période pour essayer d'identifier les grands principes pédagogiques qui fondent l'œuvre de Sérgio.

La disparition d'António Sérgio en 1969 — curieusement au moment même où Salazar, l'homme qu'il avait si obstinément combattu, était lui-même sur son lit de mort — marque la fin d'une génération d'intellectuels qui ne considéraient pas l'éducation uniquement comme un domaine professionnel spécialisé, mais y voyaient plutôt le lieu d'ancrage des processus de changement social, économique et politique. Avec la Révolution des Œillets, en 1974, s'ouvrait une nouvelle phase de l'histoire du Portugal et c'est sans surprise qu'on assiste alors au développement de politiques de l'éducation qui se réclament de l'héritage de Sérgio. Nous consacrerons notre dernière partie à la pertinence de la pensée de Sérgio au Portugal à l'heure actuelle.

Sérgio à l'Institut Jean-Jacques Rousseau

Fondée en 1912 à l'initiative du psychologue genevois Edouard Claparède, qui en fait confier la direction au philosophe neuchâtelois Pierre Bovet, l'École des sciences de l'éducation doit bientôt sa notoriété à la deuxième partie de son appellation qui constitue en même temps tout un programme : Institut Jean-Jacques Rousseau.

Entre octobre 1912 et juillet 1916, une centaine d'élèves ont fréquenté l'Institut, dont 80 étrangers. Regroupement disparate de nationalités (appartenant parfois aux camps opposés de la Première guerre mondiale) ; projets personnels très divers, âges et niveaux intellectuels variés ; méthodes, programmes et examens expérimentaux ; volonté de marier recherche scientifique et convivialité : ce microcosme s'était donné une vocation universaliste et avait l'ambition de s'assurer la première place dans le mouvement de rénovation de l'éducation, même si, selon une formule de Bovet, « la cordialité y tenait parfois lieu de compétence » (cité par Lavachery, 1935, p. 19).

Bien des élèves de ces premières promotions s'en contentent. Arrive alors Sérgio qui, avec quelques autres, semble animé d'exigences intellectuelles d'une autre ampleur. Cet « élève » n'a jamais été un « disciple », ni à son arrivée, encore moins à son départ. Cela ne veut pas dire que le séjour genevois de Sérgio ait été infructueux et rien n'autorise à penser que cette expérience l'ait déçu. En fait, Sérgio s'est trouvé conforté dans une double certitude : ses idées sur l'éducation ne sont pas celles d'un autodidacte isolé, et cette situation même d'autodidacte lui a permis de voir et de penser juste.

António Sérgio et son épouse, Luísa, s'inscrivent une première fois comme étudiants à l'Institut Jean-Jacques Rousseau pour le semestre d'été 1914. Leur séjour à Genève est alors interrompu, pour une cause inconnue (déclaration de guerre?), mais ils se réinscrivent pour les deux semestres de l'année universitaire 1915-1916. La chronique de l'Institut salue le « retour » de ces « anciens »⁶. Sérgio, que l'on nomme M. de Sousa, n'est certes pas un personnage effacé et il ne fait aucun doute que sa personnalité s'est rapidement imposée : le 20 novembre 1915, il est élu président de l'Amicale des professeurs et élèves de l'Institut pour le semestre d'hiver. Le recueil des délibérations de cette Amicale permet de le suivre dans l'exercice de cette fonction : on y voit se confirmer la forte image que le directeur de l'Institut garde de Sérgio quand il rédige en 1932 le bilan-plaidoyer des vingt premières années de l'établissement. Évoquant les « étudiants d'âge mûr souriant avec condescendance aux ébats un peu frivoles des jeunes », il se rappelle « un ancien officier de marine portugais » (Bovet, 1932, p. 191).

L'une des traces les plus remarquables du passage de Sérgio à Genève est la manière dont il s'est prêté à un exercice auquel Claparède accordait une importance particulière : la rédaction d'une autobiographie dans le *Livre d'or* des élèves. Claparède insistait sur le rayonnement que devait avoir l'Institut qu'il avait fondé et le rôle de centre d'information qui lui était dévolu. Ce centre devait donc, à ses yeux, constituer le cœur d'un réseau à travers lequel on pourrait suivre l'extension progressive du mouvement pédagogique et les initiatives de ses acteurs. D'où venaient ces étudiants ? Qui étaient-ils ? Que deviendraient-ils ?

Sérgio trouva l'idée intéressante, sensible sans doute à cette ambition organisatrice et « politique ». Peut-être, aussi, n'était-il pas mécontent, en se soumettant avec sérieux à cette épreuve, de donner quelque leçon à ses camarades, voire à ses professeurs : « J'écrirai ce qui pourrait être un document pour le pédagogue. J'aurais trouvé ce livre très intéressant si mes prédécesseurs avaient fait de même ».

Du fait, lorsque Sérgio rédige son autobiographie, une dizaine de curriculums vitæ figurent dans le *Livre d'or* mais aucun ne dépasse vingt lignes ni ne tente d'aller au-delà d'une liste d'activités professionnelles, de la mention d'une succession d'événements, ou de l'aveu de n'avoir aucune expérience pédagogique à évoquer. Rien d'étonnant à ce que la contribution de Sérgio ait fortement impressionné les autres étudiants et servi à la fois de déclencheur et d'exemple. Donné en modèle, son texte jouera effectivement ce rôle.

Tout d'abord, plusieurs autobiographies ultérieures suivent le même principe que celle de Sérgio. Sans doute ne fait-il pas preuve, lui-même, de la plus grande originalité (parents, petite enfance, premières étapes de la formation, rapport avec l'entourage, découverte du monde, rapport à l'éducation scolaire, lectures formatrices, orientation, etc.), mais il est parfaitement conforme à l'esprit de l'Institut. Il parvient à faire un subtil dosage entre engagement et détachement d'une manière qui devait sonner juste dans un milieu intellectuel à la fois « affectif » et « scientifique ». A partir de sa propre expérience, il présente une critique des traditions universitaires, comme si cela allait de soi. L'autre impact de cette autobiographie est peut-être d'avoir suscité, non de pâles imitations, mais une émulation certaine, un désir de faire aussi bien mais sans en emprunter le genre.

Ce « modèle » ou « contre-modèle » a avoir une influence, au fil des ans, sur les nouveaux élèves qui ne manquaient pas de feuilleter le *Livre d'or* avant de se mettre à écrire à leur tour. Sans doute l'un des effets formateurs de cette autobiographie a-t-il été de permettre à Sérgio de faire le point sur son propre parcours et d'identifier les références essentielles de son développement intellectuel. En ce sens, le séjour genevois a dû être pour lui l'occasion de se redéfinir ou, à tout le moins, de confirmer son identité de « pédagogue ». Citons quelques passages de cette autobiographie⁷ : « Traité sous un régime très libre, je crois que je n'ai été jamais été grondé ; jamais battu. Mon père me traitait presque comme un frère ; j'étais son compagnon ; son entourage l'imitait en cela et me traitait comme un petit homme. Ce n'était

pas là, de la part de mon père, une méthode consciente, un système. La liberté a été très bonne, mais le manque de dessein a eu deux inconvénients : pas de traitement et d'éducation physique pour réparer les ravages du climat très insalubre du Congo portugais ; plus tard, à l'âge des grandes transformations intellectuelles et sentimentales (18-21 ans), il ne m'a pas bien compris, et je n'ai pas eu en lui le compagnon idéal qu'il aurait pu être. [...] Je fis une année de Polytechnique, et entrai à l'École Navale. Les années d'École Navale (18 à 21 ans) ont été mon époque — très passionnée — de *Sturm und Drang*. Au goût de la mathématiques succéda celui pour la philosophie, la littérature, l'art. A ce changement correspond celui d'attitude différente envers ma profession, surtout envers les longs séjours stagnants dans les ports d'Afrique. Je lus alors (de 19 à 26 ans) sans méthode Descartes, Pascal, Leibniz, Berkeley, Kant, Schopenhauer, Comte, Taine, Stuart Mill, Spencer, Guyau, Fouillée ; les classiques français (Montaigne, Ronsard, Corneille, Racine, Bossuet, Molière, Rousseau, Buffon, Montesquieu), les poètes modernes de la France, Hugo, Lamartine, Musset, Leconte de Lisle, Sully Prudhomme, Hérédia ; Cervantes et les tragiques espagnols, ainsi que le poète moderne Zorrilla ; des Anglais, surtout Shelley ; quelques Italiens et, bien entendu, des Portugais. [...] Les événements politiques et sociaux de mon pays éveillèrent en moi l'intérêt pour les questions sociales et historiques ; mes réflexions m'ont conduit à mépriser les solutions de la politique des partis ou clientèles (à laquelle, du reste, je ne me suis jamais intéressé, et dont les procédés m'indignent) et à reconnaître la valeur des facteurs éducatifs (dans la famille, dans la communauté du travail, dans l'école). [...] Je crois avoir gagné dans ces travaux (où je suis en contact avec des anglo-saxons) un sens assez exact des réalités sociales et des besoins sociaux que je trouve manquer assez souvent chez les professeurs de la jeunesse, même quand ils sont d'excellents maîtres, entraîneurs et psychologues ; à mon sens, ils n'ont pas assez vu au travail le monde des usines, des bureaux, des banquiers, des industriels, des commerçants, des travailleurs. Ce sont là des points de vue sur la vie moderne où il est bon de se placer lorsqu'on demande (comme on le répète aujourd'hui, et d'ailleurs très justement) une éducation pour la vie ».

Sérgio fait partie des quelques élèves dont le travail à l'Institut a été publié dans *L'intermédiaire des éducateurs*, la revue de l'Institut, ce qui montre le rôle particulier qu'il y a joué. Une première note paraît en janvier-mars 1916, reprenant pour titre celui d'une étude de Claparède parue en avril-mai 1915, *Droite et gauche* et où celui-ci proposait une équation destinée à calculer le « coefficient de symétrie » : Sérgio en critique la validité mathématique et modifie la formule. En publiant cette mise au point, où l'« élève » discute d'égal à égal avec le « maître », l'Institut ne déroge pas à ses principes pédagogiques et Sérgio y gagne certainement en autorité et en « autonomie ». En juin-juillet de la même année, la revue publie une note de Sérgio, *Recherches sur l'imagination*, qui nous le montre tout aussi à l'aise, cette fois dans le domaine clinique puisqu'il s'agit de l'interprétation des taches d'encre. Dans le même esprit qui l'a amené à critiquer l'étude de Claparède, Sérgio propose d'améliorer un travail de recherche effectué par plusieurs élèves sous la direction d'Aline Giroud. Ainsi Sérgio apparaît-il comme un interlocuteur privilégié des chercheurs-enseignants de l'Institut qui semblent faire grand cas de ses avis. Il prend leurs travaux au sérieux mais n'hésite pas à réagir et à donner son opinion, stimulant ainsi sa pensée grâce à celle d'autrui. Peut-être est-ce là le principal bénéfice de son passage à Genève où il aura trouvé l'occasion de nouer un réel dialogue, d'égal à égal, et de susciter des échanges dans lesquels il pouvait recevoir et donner.

António Sérgio a constamment fait preuve de respect à l'égard de ses professeurs de Genève, comme l'atteste sa correspondance privée : « J'y suis venu [à Genève] à cause de l'Institut Jean-Jacques Rousseau (École des sciences de l'éducation) récemment fondé. Pour l'instant, il est installé de façon très modeste, mais les professeurs sont d'excellente qualité »⁸. D'autre part, Sérgio a souvent fait en public l'éloge des professeurs de l'Institut. Ses préférences vont à Claparède, dont il évoquera l'autorité scientifique lorsqu'il revendiquera

pour lui-même une formation scientifique, et non exclusivement littéraire : « J'ai été lié par une solide amitié avec de véritables hommes de science (comme Paul Langevin Edouard Claparède), qui m'ont toujours parlé comme à un homme de mentalité essentiellement scientifique » (1950, p. 45).

Cependant, par-delà ce respect personnel, António Sérgio garde une certaine distance à l'égard de l'Institut Jean-Jacques Rousseau. Dans certaines lettres, il lui est arrivé de suggérer que son séjour à Genève n'était dû qu'à la nécessité d'accompagner sa femme⁹ ; on reconnaît bien là le style de Sérgio qui a souvent occulté les influences réelles qu'il a subies. Une autre lettre adressée à Claparède¹⁰ pour lui recommander une parente, témoigne plus de courtoisie que de franche cordialité. Elle ne fait aucune allusion au séjour personnel de Sérgio à l'Institut, renforçant ainsi l'impression que, pour Sérgio, ce bref épisode de sa vie ne semble pas avoir été « inoubliable ».

Nous aurons néanmoins l'occasion de montrer que ces années 1914-1916 constituent un moment crucial pour la formation de la pédagogie sérgienne. C'est bien à Genève, en effet, qu'il a appris ses « leçons pédagogiques ».

De la pédagogie à l'action réformatrice

Animé par une préoccupation obsessionnelle pour la renaissance du Portugal, António Sérgio commença par se manifester dans l'arène scientifique. Il ne s'agissait pas là d'une attitude passéiste, mais de son désir de mettre en œuvre une révolution constructive. Dans ce projet, l'éducation occupe la place centrale. L'un de ses principaux ouvrages, publié au début de la première guerre mondiale, s'intitule justement *L'enseignement comme facteur du renouveau national*¹¹ : « Il faut que l'enseignement nouveau soit considéré comme une fonction qui, en intime symbiose avec d'autres fonctions, contribue, délibérément au renouveau portugais ; que l'école réformée de l'avenir agisse aussi sur les adultes, et pas seulement sur les enfants, dans un esprit de fraternité, de coopération et de tolérance, comme le lui assigne le rôle de centre de la société ; que l'enseignement en tant que science soit considérée comme un instrument de la vie en société ; qu'elle soit une société en elle-même, au sens le plus fort du terme ; et qu'à tout moment, l'enseignant se sente comme un combattant mobilisé pour la réforme de la Nation » (1918a, p. 8).

Le séjour de Sérgio à l'Institut n'avait fait que renforcer cette attitude qui semblait s'appuyer sur une croyance quasi illimitée dans le potentiel transformateur de l'éducation. C'est depuis Genève que la Bibliothèque d'éducation, fondée par le mouvement civique, *La Renaissance portugaise*, cherche à mobiliser « toutes les personnes de bonne volonté dans un travail de propagande pédagogique ». Le texte fondateur porte en épigraphe une citation de Condorcet qui donne le ton du projet : « L'art d'élever les enfants est étroitement lié à l'art de gouverner les hommes. La science de l'éducation devient un chapitre de la politique, ou plutôt elle est toute la politique ».

L'idée de réforme est au cœur de la « pédagogie sociale » de Sérgio. Il envisage l'éducation comme l'engagement nécessaire de l'individu et de la collectivité. Il faut chercher les remèdes aux maux du pays dans une pédagogie du travail et dans une réforme de l'école portugaise avec, pour principal moteur, le travail productif. Deux thèses sont constamment présentes dans l'œuvre pédagogique de Sérgio : la nécessité de préparer une élite dirigeante et l'urgence de substituer à l'éducation livresque et formelle une école axée sur le travail.

En 1918, Sérgio prend la tête d'un nouveau mouvement civique qui lui donne l'occasion de concevoir et de proposer un programme national. Le chapitre relatif à l'éducation reflète l'influence exercée par les cercles genevois et par les idées alors en vogue dans la mouvance de l'Éducation nouvelle en constante évolution : école du travail, enseignement fondé sur l'expérience et l'activité spontanée de l'écolier, enseignement adapté

au développement de l'enfant, préparation des enseignants selon les nouvelles méthodes de la pédagogie et de la psychologie de l'enfant, création de lycées agricoles, création d'une « École nouvelle » à la campagne (à l'instar de Abbotsholme, Bedales, Odenwald), éducation civique et autonomie etc.¹¹ (1918b).

S'il est vrai que ces idées sont difficiles à mettre concrètement en œuvre dans la réalité de l'école, la situation sociale et politique de l'après-guerre ne s'en prêtait pas moins à des bouleversements au niveau du système d'enseignement dans son ensemble. Au Portugal, comme d'ailleurs dans la plupart des pays européens et ceux du continent américain, les années vingt constituent un « temps fort » de l'éducation et de la pédagogie. Dans la lancée de son action réformatrice, Sérgio rejoindra Faria de Vasconcelos, de retour d'Amérique latine, au sein du groupe *A Seara Nova*.

Faria de Vasconcelos est, sans aucun doute, le pédagogue portugais le plus connu dans les milieux internationaux de l'éducation. Son ouvrage, *Une école nouvelle en Belgique* (1915), est l'une des premières descriptions systématiques d'une « École nouvelle » type¹². La guerre met fin à l'expérience de l'École nouvelle de Bierges-les-Wawre, poussant Faria de Vasconcelos à chercher refuge chez Adolphe Ferrière. A Genève, il donne une série de conférences, fort bien diffusées par *L'intermédiaire des éducateurs* qui salue aussi la parution de son ouvrage : « M. Faria prend dignement place dans notre collection à côté des Decroly, des Dewey, des Förster, des Montessori » (1915, n° 31-33, p. 24). Après son bref séjour à Genève, Faria de Vasconcelos part en Amérique Latine (Cuba et Bolivie) où, grâce à l'appui de Claparède et de Ferrière, il se consacre à la propagation des idées de l'Éducation nouvelle.

En 1923, António Sérgio et Faria de Vasconcelos se retrouvent autour d'un projet de réforme de l'éducation, qui constituera le point culminant de la pensée libérale au Portugal et l'aboutissement de tous les efforts de refonte de l'enseignement accomplis durant la période de transition du XIX^e au XX^e siècle. La première république portugaise (1910-1926), parlementaire et démocratique, vivait des heures difficiles et ce projet représente la tentative de réorganisation de l'enseignement portugais la plus audacieuse et la plus novatrice.

Dans le préambule, on trouve une tentative de justification du projet par la situation issue de la guerre « qui a fait ressortir la nécessité urgente, dans tous les domaines, d'une nouvelle définition des exigences de la vie et d'un nouvel ajustement des organismes sociaux ». Les orientations du projet sont ensuite définies : après le diagnostic de l'état de l'enseignement au Portugal, on trouve une série de propositions très nettement marquées par les idées de l'Éducation nouvelle. Le document se termine sur cette injonction prémonitrice : « Il découle d'une indéniable et impérieuse évidence qu'il est impossible sous peine d'un véritable suicide national, de continuer à agir de cette façon. Ou bien nous réagissons avec énergie et le salut sera possible, ou nous gardons la même attitude inconsciente, passive et conformiste, et nous allons droit à notre perte » (Reforma de Educação, 1923).

Chargé de faire connaître le projet de réforme, Sérgio fit plusieurs interventions publiques. Retenons deux des six points dont il se servait dans son plaidoyer : « Le nouveau projet est conforme aux principes de la pédagogie moderne, tandis que la loi en vigueur nuit au développement des enfants à plusieurs égards. [...] La réforme est démocratique, au sens le plus noble du mot, libérale, moderne. Elle crée des établissements scolaires adaptés à la démocratie ; elle met en place l'éducation civique basée sur le principe de l'autonomie ; elle accorde une attention particulière à l'enseignement technique pour le peuple et aux universités populaires » (1923, pp. 12-20).

Malgré le soutien des cercles pédagogiques et des associations d'enseignants, l'instabilité politique qui prévaut à l'époque empêche la mise en œuvre de la réforme. Ce fut le chant du cygne de la pédagogie républicaine. Bientôt, le coup d'état militaire de 1926 instaure une dictature rétrograde et conservatrice en matière d'éducation. Auparavant, Sérgio eut l'occasion de faire partie d'un cabinet ministériel, avec le portefeuille de l'Instruction publique,

au nom du groupe *A Seara Nova*, mais l'épisode, qui dura moins de trois mois (18 décembre 1923 — 28 février 1924), ne fut pas particulièrement heureux. En effet, les conditions politiques indispensables n'étaient pas réunies — ou on n'avait pas su définir le meilleur programme d'action gouvernementale pour la mise en œuvre d'un projet de changement structurel de l'enseignement portugais. Tout au plus Sérgio peut-il mettre à son actif la création d'un « *Conseil pour la promotion des études* » ; mais il faut avouer que le résultat est plutôt maigre : « A mon avis, le principal agent d'une véritable réforme de l'instruction publique dans notre pays doit être le *Conseil pour la promotion des études*, qui octroie des bourses d'études à l'étranger et qui met en place et gère des écoles pilotes — ou expérimentales — depuis la maternelle jusqu'à l'enseignement primaire, secondaire et supérieur [...] Pourquoi ai-je accepté d'être ministre ? Pour créer le Conseil, c'est tout. Je ne pense pas avoir le talent nécessaire pour être un homme politique et je n'ai pas la moindre inclination pour ce métier » (1934, p. 3-7).

A partir de 1926, la génération des penseurs de l'Éducation nouvelle perd toute illusion quant à la possibilité d'un changement en profondeur du système pédagogique. La première république s'était engagée sur la promesse de « formation d'un homme nouveau » ; le désenchantement ne pouvait qu'être à la mesure des ambitions. A plus d'un siècle de distance, les mots de F. Guizot semblent aussi préfigurer le cas du Portugal : « Au milieu de la tourmente révolutionnaire, tous ces projets, tous ces rêves, tour à tour généreux, dangereux ou puérils, demeurèrent sans résultats. [...] On s'était et on avait beaucoup promis mais rien ne fut fait. Des chimères planaient sur des ruines » (cité par Baczko, 1980, p. 90).

Peu à peu, les pédagogues novateurs se résolvent à une action plus proche de la vie quotidienne et moins orientée vers le changement social. C'est dans les écoles normales que s'expriment les idées nouvelles en éducation, tant ces hommes restent convaincus que la priorité est encore et toujours de former une élite pédagogique : « N'oubliez pas de recenser les jeunes dotés d'un esprit pédagogique prononcé, sur lesquels on pourra compter dans les futures écoles pilotes » ; « Il faut un registre des anciens élèves d'écoles normales qui ont le feu sacré, car ce sont ceux-là qui doivent aller à l'étranger (Decroly, Montessori, etc.) »¹³.

La revue *Educação Social* (1924-1927) devient l'organe de la section portugaise de la Ligue Internationale pour l'Éducation Nouvelle. Sur la suggestion d'Adolphe Ferrière, la direction en sera assurée en 1927 par António Sérgio, qui s'était déjà exilé à Paris (Nóvoa, 1987). Dans la préface à l'édition portugaise de *Transformons l'école*, ainsi que dans une série d'articles publiés dans le journal *Le Volontaire*, Sérgio ne cache pas l'espoir d'un retournement politique, tout en renouant avec son militantisme pédagogique : « L'idée de liberté étant l'un des fondements essentiels de toute pédagogie moderne, ce n'est pas seulement en raison de convictions philosophiques, ni d'idéaux politiques, mais en harmonie, aussi, avec ma fonction de pédagogue, que je vous parle aujourd'hui de mon exil. Exil qui fait partie intégrante d'une œuvre cohérente de prédicateur » (1928, p. 8) ; « Ajoutons qu'en Italie et en Espagne, la dictature se maintient sans trop de difficultés, tandis qu'elle rencontre au Portugal, grâce au sentiment libéral de notre peuple et malgré la violence effroyable de ses procédés, une résistance de tous les jours, . C'est au Portugal que la lutte pour la liberté est aujourd'hui intense et dramatique ; c'est là qu'elle est significative et belle » (1929a, p. 2).

Mais Sérgio se trompait sur la longévité du régime dictatorial : l'État Nouveau de Salazar s'imposa pendant un demi-siècle et la situation était devenue insoutenable pour les pédagogues novateurs. Dès 1930, Adolphe Ferrière le comprend et, lors d'un voyage au Portugal, il joue un rôle décisif dans le renouvellement de l'appareil du groupe portugais de l'Éducation nouvelle : des hommes proches du régime nationaliste et conservateur prennent la place d'António Sérgio et de ses amis, marquant ainsi la fin d'un mouvement pédagogique ouvert sur l'extérieur et qui avait édifié le plus important patrimoine pédagogique de l'histoire de l'éducation du Portugal.

Sérgio s'éloigne peu à peu des problèmes pédagogiques pour se consacrer aux combats politiques et culturels, ainsi qu'à la diffusion du *coopératisme*, qui sera désormais au centre de sa pensée. Bien qu'il se dise toujours pédagogue — et qu'il continue à écrire dans ce domaine — on voit bien que ses campagnes civiques tout comme son travail de réformateur privilégient d'autres domaines. C'est pourtant, sa « pédagogie sociale » qui exercera une influence profonde sur plusieurs générations d'éducateurs au Portugal.

La devise pédagogique de Sérgio : travail et autonomie

Dans un texte tardif, publié en 1957, Sérgio rappelle l'essentiel de ses thèses sur l'éducation et l'enseignement, proposant une sorte d'itinéraire de sa pensée et de ses écrits pédagogiques :

- Nouveaux processus d'éducation des enfants, présentés dans la préface à *La méthode Montessori* de Luísa Sérgio (1915a) ;
- Instruction populaire liée aux activités productives de la région, idée soutenue, notamment, dans *La fonction sociale des étudiants* (1917a) et *Enseignement professionnel* (1916) ;
- Etude de l'histoire du pays à la lumière des déterminants économiques et sociaux, selon les orientations contenues dans *Considérations historiques et pédagogiques* (1915b) ;
- Urgence à octroyer des bourses d'études à l'étranger, tel qu'il le proclame dans *Le problème de la culture et l'isolement des peuples péninsulaires* (1914) ;
- Refus de l'enseignement purement mnémonique, thèse avancée dans *Notions de zoologie* (1917b) ;
- Initiation des futurs citoyens à la démocratie, par l'emploi de méthodes de démocratie politique, thème central de l'Éducation civique (1915c) ;
- Réorganisation, selon un programme précis, de l'enseignement public, en accordant la priorité à l'enseignement post-primaire; cette proposition est formulée dans *L'enseignement comme facteur de renouveau national* (1918a).

Bref, lorsqu'en 1957, il retrace le parcours de sa pensée pédagogique, Sérgio se réfère uniquement à ses textes publiés entre 1914 et 1919. Autrement dit, tout ce qu'il avait à dire sur l'éducation avait déjà été formulé à cette époque, ce dont il est parfaitement conscient quand, à l'âge de 70 ans, il jette un regard rétrospectif sur son œuvre. On peut même réduire cette période aux années 1914-1916, avec la publication de la trilogie fondatrice de sa pensée : *Éducation civique*, *Considérations historiques et pédagogiques* et *Lettre sur l'enseignement professionnel*. Or, ce n'est pas un hasard si ces dates coïncident très précisément avec celles du séjour de Sérgio à Genève : avril 1914 — juillet 1916. C'est donc dans cette ville, plaque tournante de l'Éducation nouvelle, que Sérgio construit son projet pédagogique.

En 1914, dans une lettre où il propose sa candidature pour diriger la Bibliothèque d'éducation de la *Renaissance Portugaise*, Sérgio exprime le souhait d'apposer sur tous les livres un ex-libris mentionnant les idées clé de son programme : « J'aimerais que cette vignette porte les mots *Travail* et *Autonomie* »¹⁵ Vers la fin des années vingt, lorsqu'il prend la direction de la Bibliothèque de l'Éducateur, le même thème revient : « Deux grands objectifs s'imposent à l'école du futur : d'une part, l'élimination progressive des antagonismes sociaux et l'instauration d'une société juste grâce à l'École unique du travail ; d'autre part, parvenir à être libre à l'âge adulte par l'éducation des enfants dans un régime de liberté » (1928, p. 8).

L'apologie d'une école du travail apparaît très tôt dans le discours pédagogique de Sérgio. Il s'agit, selon lui, d'assurer « la liaison de l'enseignement et de l'activité productive » (1917c). Dans cette perspective, l'école du travail n'est pas simplement une question de méthode, mais c'est aussi un concept fondamental de l'action pédagogique ; c'est pourquoi il fait la réponse suivante à ceux qui l'accusent de prôner une philosophie utilitariste : « Ce que je défends, depuis quelques années, sous l'appellation d'enseignement professionnel est une

éducation générale, non spécialisée, où l'exercice d'une activité sociale est conçu comme moyen, comme raison d'être de l'instruction : c'est une éducation qui se fait par (et non pas pour) des activités professionnelles » (1918b, p. 215) ; « Ceux qui me taxent d'utilitariste lorsque je réclame une école primaire du Travail, et non une école primaire de l'Alphabet, et une école secondaire du Travail (travail social, scientifique) au lieu d'une école secondaire de l'Ingurgitation de Connaissances, montrent qu'ils n'ont à l'esprit qu'une notion très ancienne du travail et du travailleur » (1925, p. 65).

L'association de l'enseignement et du travail se prolongerait, selon Sérgio, grâce à la création d'écoles de « formation continue », c'est-à-dire d'institutions capables de donner aux étudiants une formation complète en vue de l'exercice d'une fonction sociale. Bref, il considère « le travail comme fondement, comme programme et comme moyen : le travail comme instrument de tout progrès de conscience » (1916, p. 35).

L'autre concept du système de Sérgio est l'autonomie, qui apparaît à différentes étapes de son œuvre : quand il prône l'éducation civique par l'autonomie, puis lorsqu'il introduit une dimension sociale dans la vie scolaire, conçoit l'école comme centre social et encourage la formation de sociétés scolaires (1917a, pp. 26-27).

Trois arguments sous-tendent la défense du concept d'autonomie :

- l'apprentissage de l'autonomie et de l'éducation civique s'acquiert par la pratique, jamais par la fréquentation d'un cours ou en suivant une discipline scolaire : « A ce propos on pourrait caractériser l'école-municipale comme étant le laboratoire des cours d'instruction civique » (1915c, p. 49) ; le concept d'*école-municipale* ou de *municipale-école* se réfère à l'idée d'une école en autogestion régie par des lois semblables à celles de la démocratie civique, une école qui prépare les élèves à devenir des citoyens ;
- l'action en vue de l'autonomie « doit s'exercer non seulement en milieu scolaire, à travers les *activités professionnelles et par l'autogestion, mais aussi dans le monde extérieur* » (1917d, p. 23) ;
- au sein de l'école, comme dans la société, « l'autonomie ne peut être octroyée par les gouvernants : elle doit être conquise par les gouvernés, patiemment, jour après jour » (1917e, p. 62).

« Travail et autonomie » : cette devise était en vogue dans les milieux internationaux de l'Éducation nouvelle et Sérgio était très marqué par les idées qui circulaient à l'Institut Jean-Jacques Rousseau. Plus que les travaux de Claparède ou de Ferrière, ce sont les ouvrages de Georg Kerschensteiner et de John Dewey qui marquent profondément son discours : l'Allemand lui apprend la valeur pédagogique du travail et les fondements des *Arbeitsschulen* et des *Fortbildungsschulen*, dont il deviendra un ardent propagandiste ; l'Américain l'introduit à la dimension sociale du travail pédagogique, lui montrant l'importance de l'expérience démocratique en milieu scolaire¹⁶.

La pensée pédagogique de Sérgio ne se limite naturellement pas aux orientations qu'on vient d'évoquer. A bien des égards, ce sont plutôt les développements stratégiques de ses idées qui nourrissent ses écrits pédagogiques et rendent particulièrement significative son intervention dans le monde de l'éducation et de l'enseignement . Mentionnons, à titre d'exemple :

- la critique systématique de la superstition de l'alphabet et la démystification de la valeur formelle des contenus académiques : « L'enseignement dans les écoles ne sera pédagogique que lorsque les maîtres en viendront à considérer la physique, la chimie, les mathématiques, l'histoire, les sciences naturelles, etc., comme de simples prétextes ou instruments » (1939, p. 23) ;
- la défense de la décentralisation, basée essentiellement sur la responsabilisation des corporations professionnelles : « En principe et en bon droit il ne devrait pas y avoir d'enseignement d'État, car l'enseignement officiel est injuste, anti-libéral, soporifique

et ouvre la voie de la tyrannie, mais puisqu'il existe, il conviendrait qu'il soit dirigé par un Conseil d'éducation national élu par les professeurs » (1916, p. 37) ;

- la prise de conscience du fait que l'innovation pédagogique est un processus en évolution permanente et devant être pratiquée tous les jours, idée qu'il illustre en usant d'une métaphore sportive : « Pour être un sportif, il faut avoir la patience de s'entraîner tous les jours ; si l'on ne s'entraîne pas tous les jours, on n'est plus en forme ; on perd de sa force et on devient incapable de gagner l'épreuve » (1929b, p. 2).

Georg Kerschensteiner et John Dewey occupent, sans aucun doute, le premier rang dans le portrait de la « famille pédagogique » d'António Sérgio. Toutefois, il convient de mentionner d'autres influences : d'abord, celle de Maria Montessori, sur le plan méthodologique, bien qu'il ne soit pas d'accord avec ses principes philosophiques (« puisque les incertitudes de la doctrine ne ternissent pas les résultats — excellents — de la pratique, il nous reste sans doute le droit de nous interroger sur les procédures, en cherchant une interprétation théorique plus cohérente et juste que celle de l'auteur elle-même » (1915a, p. 13)) ; ensuite, Adolphe Ferrière, dont il retient le militantisme pédagogique et la plupart des caractéristiques de l'école active ; Edouard Claparède enfin, à qui il emprunte la thèse de la « conception fonctionnelle de l'enfance » qu'il prolongera par la « conception fonctionnelle de l'éducation » (1940, p. 15). On peut leur ajouter Kilpatrick, Bovet, Decroly, Desmolins, ... sans oublier le « père fondateur » dont l'œuvre fit l'objet d'une attention toute particulière de la part de Sérgio : Jean-Jacques Rousseau. Telle fut la généalogie de la pensée pédagogique d'António Sérgio.

A la différence d'autres penseurs portugais de l'Éducation nouvelle, António Sérgio n'a pas vraiment été un créateur d'idées pédagogiques novatrices. Son souhait non exaucé de se consacrer à l'enseignement ne lui a pas permis de devenir l'expérimentateur de pratiques et de processus éducatifs nouveaux. Sur le plan pédagogique, António Sérgio a surtout été un excellent vulgarisateur, un penseur capable d'intégrer « la question de l'éducation » dans un contexte social plus vaste et de concevoir l'organisation de l'enseignement dans le cadre d'une révolution culturelle et sociale.

Sans avoir laissé une œuvre originale, Sérgio a su cependant transplanter dans la culture portugaise les idées nouvelles qui germaient dans les centres internationaux d'éducation. Ce faisant, il les a inscrits dans une dimension historique et philosophique et dans une vision lucide de la réalité portugaise. Sérgio a été en mesure de faire la synthèse d'un grand nombre d'idées différentes en leur conférant une unité et en leur donnant une signification sociale qu'elles ne possédaient pas. Les commentaires qu'il a faits sur les *Plagiats de Monsieur Jean-Jacques Rousseau de Genève sur l'éducation* s'appliqueraient-ils à lui-même ? : « Il est toujours possible de parler de plagiat devant les phrases isolées d'un quelconque auteur et on ne peut en aucun cas évaluer l'originalité de la doctrine d'un penseur sur la foi d'une seule phrase. Sans doute, les nombreux principes qui figurent dans l'Émile se trouvaient déjà dans l'œuvre d'écrivains antérieurs ; cependant, ce ne sont pas ces principes qui importent, mais la nouvelle racine à laquelle Rousseau les a rattachés, en établissant le fondement, l'organisation, le critère et en transformant en doctrine ce qui ne l'était pas jusqu'à lui » (1940, pp. 21-22).

En poussant le propos jusqu'au bout, on pourrait presque dire qu'il n'y a rien dans l'œuvre pédagogique de Sérgio qui ne se trouve déjà chez Kerschensteiner, Dewey ou Ferrière. Néanmoins, il a été capable de faire une synthèse dynamique de tous ces apports, en leur donnant une véritable plus-value : la portée sociale de l'éducation. C'est ce qui a donné à Antonio Sérgio une place particulière dans le panthéon des théories sur l'éducation au Portugal.

Pertinence et actualité de la dimension sociale

En 1974, la Révolution des Oeillets abat un régime autoritaire qui sévissait depuis 48 ans. Soudain, tout devenait possible, tout semblait à la portée de chacun. L'éducation se trouvait, une fois de plus, à la croisée de différents futurs. La priorité était de changer ce qu'il y avait à changer dans ce contexte précis.

Force était de constater que l'État Nouveau de Salazar avait effacé le souvenir de la pédagogie novatrice des années vingt. Pouvait-on se tourner vers des héritages plus lointains? Or, nul ne pouvait ignorer l'action civique et les combats politiques menés par António Sérgio, et c'est par ce biais qu'on renoua avec sa pédagogie et que l'on fut en mesure de reconstruire une partie importante de l'histoire de l'éducation au Portugal.

L'œuvre de Sérgio pouvait en effet être reprise en compte car on se trouvait « face à un héritage-projet, et non devant un simple patrimoine légué, face à des aspirations qui prenaient leurs racines dans l'épaisseur des temps » (Godinho, 1984, p. 17). Cet homme était porteur d'une doctrine que l'on pouvait s'approprier, en dépit de ses techniques ou de sa méthodologie devenues obsolètes, une doctrine dont l'essentiel restait à mettre en œuvre, car l'école du travail n'avait pas encore remplacé celle de l'alphabet, pas plus que l'autonomie n'avait remplacé la dépendance.

L'héritage-projet de Sérgio fut tout d'abord pris en compte dans la perspective de l'éducation civique par l'autonomie. Il s'agissait de réhabiliter la proposition de renouveau national par l'éducation autour du *municipe-école* et de l'*école du travail* (cf. Godinho, 1984, p. 6). On ne s'étonnera guère qu'à une époque révolutionnaire, on ait fait un accueil positif à l'idée selon laquelle les élèves peuvent s'organiser à l'école comme les adultes dans la municipalité, en apprenant par la pratique à jouer les rôles sociaux de la citoyenneté. Elle s'imposait d'autant plus fortement qu'elle était associée au travail manuel et scientifique et aux activités économiques locales. Une grande partie des propositions réformatrices du Portugal à l'époque de la Révolution des Oeillets doivent être interprétées dans cette optique.

La seconde leçon de Sérgio — et de la génération de l'Éducation nouvelle — réside dans l'importance attachée à l'ouverture vers l'extérieur. A l'heure actuelle, on reconnaît sans hésitation que les moments forts de l'éducation portugaise ont coïncidé, dans le temps, avec les périodes d'ouverture politique, interne et externe. L'innovation en éducation ne se réalise qu'à travers un échange permanent d'idées et d'expériences. Sérgio a compris, mieux que quiconque, l'importance de cet enrichissement mutuel et il l'a mis en pratique. En interrompant la communication et l'échange, l'État Nouveau de Salazar a cherché à étouffer un patrimoine culturel et scientifique élaboré par des générations successives d'éducateurs. L'exigence de changement refait pourtant surface, alors même que les consciences paraissent définitivement apaisées. Après 1974, l'œuvre de Sérgio a constamment accompagné cette renaissance. Il n'est donc pas surprenant que, tout récemment, répondant à l'invitation d'une revue, le Président de la République ait fait référence à l'homme qui « a exercé un magistère permanent de pédagogie civique, [qui] garde toute son actualité et qui pourra stimuler la réflexion et le débat, à un moment où l'enjeu de l'éducation, la culture et les sciences sont une priorité nationale et une condition indispensable à notre modernisation en tant que pays participant à la construction européenne » (Soares, 1992, p. 81).

Évoquons, pour terminer, l'attention prêtée à la dimension sociale de l'acte pédagogique, tellement présent dans la pensée de Sérgio : le devoir des enseignants de connaître le monde, de la même façon qu'un pilote doit connaître la mer (1918a) ; l'appel aux autorités pour résoudre les problèmes des « pierres vivantes » avant de s'intéresser à ceux des « pierres mortes » (1957) ; l'appel aux éducateurs pour sensibiliser les enfants aux questions sociales et civiques, de la même façon qu'ils leur apprennent les mathématiques (1915c). Ces trois injonctions prennent leur source dans une conviction chaque fois réaffirmée : le but

principal de l'éducation n'est pas l'adaptation de l'individu à une société donnée, mais sa capacité à contribuer à la transformation de cette société.

A l'instar de Vitorino Magalhães Godinho, nous ne dirons pas que l'œuvre de Sérgio est actuelle parce qu'elle contient des solutions aux problèmes d'aujourd'hui : « mais elle est actuelle parce que, inscrite dans son temps et dans la profondeur de notre histoire, elle a posé des questions fondamentales sur ce que nous sommes et a ouvert des perspectives sur les aspirations à ce que nous voulons être. Pour y parvenir, et parmi les formes d'intervention, comptons sur l'action de l'éducation, qui est irremplaçable, mais en menant celle-ci de façon à éviter les écueils que Sérgio avait repérés » (1984, p. 17).

La pensée de l'éducation en cette fin de siècle semble prisonnière des configurations organisationnelles et institutionnelles existantes. Nous ne sommes plus capables d'une pensée de rupture. Pire encore : nous ne savons plus vouloir autre chose. Nous ne sommes pas de force à tenter le radicalisme qui a été à la source de l'Éducation nouvelle.

La lecture d'António Sérgio nous met face à la pauvreté de l'imaginaire, à cette absence d'ambition, à cette incapacité à de proposer des solutions vraiment novatrices. Lui, il a su vouloir, et il a su vouloir autre chose. La vitalité de sa pensée s'est imposée par la profondeur des réformes qu'il a prônées. Il a simplement revendiqué une école différente, ou à défaut, aucune école : « L'école fut créée dans l'Antiquité, au temps de la superstition ; on l'a renouvelée au XIX^e siècle, au temps de la superstition envers la science ; il faut aujourd'hui la transformer, non pas par culte de l'Antiquité ni par culte de la science, mais pour la valorisation de la vie humaine » (1917b, p. 11).

Notes

1. Certaines parties du présent essai reprennent un article écrit en collaboration avec Daniel Hameline, sur la base de la transcription d'un inédit d'António Sérgio : son autobiographie qui figure dans le *Livre d'or* de l'Institut Jean-Jacques Rousseau. L'article fut publié en portugais dans la *Revista Crítica de Ciências Sociais* (1990, n° 29, pp. 141-177).
2. António Nóvoa. Diplômé en sciences de l'éducation de l'Université de Genève. Professeur d'histoire de l'éducation à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université de Lisbonne. Président du Conseil scientifique de l'Institut d'innovation en éducation (Lisbonne). Mentionnons, parmi ses publications récentes : *Le temps des professeurs* (1987), *Profissão professor* [Profession enseignant] (1997) ; *As organizações escolares em análise* [Analyse des organisations scolaires] (1992) ; *Repertório analítico da imprensa pedagógica portuguesa (Seculos XIX-XX)* [Répertoire analytique de la pensée portugaise sur l'éducation, XIX et XX^e siècles] (1993).
3. Nous utiliserons uniquement l'appellation *António Sérgio*, puisque c'est le nom sous lequel il est connu au Portugal et qu'il a choisi pour signer ses ouvrages.
4. António Sérgio a souvent fait une distinction entre le concept de *pédagogue* et celui d'*éducateur* : le premier est censé étudier les questions ayant trait à l'éducation et systématiser les connaissances dans ce domaine ; le second doit mettre son art et son intuition au service de l'aspect pratique de l'éducation.
5. Cette *Autobiographie* a été écrite dans le *Livre d'or* des élèves de l'Institut Jean-Jacques Rousseau (Genève), en 1915-1916.
6. Chronique de l'Institut, *L'intermédiaire des éducateurs*, 1915, vol. 4, n° 31-33, p. 28.
7. Dans la transcription du texte, nous n'avons procédé qu'à l'uniformisation orthographique, tout en respectant le manuscrit original (syntaxe, ponctuation, majuscules, etc.).
8. Lettre d'António Sérgio à Raul Proença, 1914.
9. Nous n'en voulons pour preuve que les deux extraits suivants : « Je ne sais si je vous ai déjà dit que ma femme s'est immatriculée dans l'Université et dans un Institut, à Genève, où elle est en train d'étudier l'éducation des petits enfants » (lettre à Álvaro Pinto, mai 1914) ; « Ma femme fait ses études régulières, théoriques et pratiques, de pédagogie et de psychologie, dans les écoles de Genève, sous ma direction » (lettre à Manuel da Silva Galo, 17 juin 1916).
10. Lettre à Claparède, 20 août 1925.
11. Dans le souci de faciliter la lecture du texte, nous traduisons ici les titres des ouvrages de Sérgio publiés en portugais. Le lecteur trouvera les références originales à la fin du texte.

12. Cf. *Pela Grei*, 1918, n° 3, 1918, pp. 10-11.
13. Dans sa préface à cet ouvrage (pp. 7-20), Adolphe Ferrière publie pour la première fois les « trente traits caractéristiques, tirés de l'expérience même des nouvelles, [qui] permettent de jauger celles-ci, s'il est permis de s'exprimer ainsi » (p. 17).
14. Lettres inédites d'António Sérgio à Álvaro Viana de Lemos (8 novembre 1927 et 7 février 1930), gardées dans un fonds d'archives du Mouvement de l'école moderne à Lisbonne.
15. Lettre adressée à Álvaro Pinto, en 1914 (cf. Fernandes, 1972, p. 31).
16. Une recherche dans les archives d'António Sérgio a permis de confirmer l'acquisition par la Librairie Eggimann de Genève, entre 1914 et 1916, de toute une série d'ouvrages qui étaient conseillés par les professeurs de l'Institut. Dans ma bibliothèque personnelle on peut trouver, avec de nombreuses annotations, les principaux ouvrages de Claparède, Dewey, Ferrière, Kerschensteiner et Montessori, entre autres.

Références

- Baczko, B. « Former l'homme nouveau... » dans *Libre politique-anthropologie-philosophie*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1980, n° 8, pp. 89-132.
- Bovet, P. *Vingt ans de vie, l'Institut Jean-Jacques Rousseau de 1912 à 1932*, Neuchâtel et Paris, Delachaux & Niestlé, 1932.
- Claparède, E. « Un institut des sciences de l'éducation et les besoins auxquels il répond », dans *Archives de psychologie*, 1912, vol. XII.
- Godinho, V.M. Préface à *Educação Cívica* [Préface à Education civique de António Sérgio], Lisbonne, Ministério da Educação, 1984.
- Hameline, D. ; Nóvoa, A. « Autobiografia inédita de António Sérgio — Escrita aos 32 anos no Livre d'Or do Instituto Jean-Jacques Rousseau » [Autobiographie inédite de Antonio Séergio pour les 32 ans du Livre d'Or de l'Institut Jean-Jacques Rousseau], Genève, dans *Revista Crítica de Ciências Sociais*, 1990, n° 29, pp. 141-177.
- Lavachery, J. « L'Institut des sciences de l'éducation de Genève » (Institut Jean-Jacques Rousseau), dans *Revue de pédagogie* Bruxelles, 1935, n° 9, pp. 18-21.
- Magalhães-Vilhena, V. *António Sérgio : o idealismo crítico e a crise da ideologia burguesa* [L'idéalisme critique et la crise de l'idéologie républicaine], Lisbonne, Cosmos, 1975.
- Nóvoa, A. *Le temps des professeurs*, Lisbonne, INIC, 1987, 2 vols..
- Soares, M. « A escolha de ... » , *Colóquio — Educação e Sociedade* [Une école. Colloque sur l'éducation et la société], 1992.
- Vasconcelos, F. de *Une nouvelle école en Belgique*, Neuchâtel, Delachaux et Niestlé, 1915.

Œuvres d'António Sérgio sur l'éducation

- O problema da cultura e o isolamento dos povos pensinsulares*, [Problème de culture et d'isolement dans les nations péninsulaires], Porto, Renascença Portuguesa, 1914.
- Préface à *O método Montessori* de Luísa Sérgio, Porto, Renascença Portuguesa, 1915a.
- Considerações histórico-pedagógicas* [Considérations historico-pédagogiques], Porto, Renascença Portuguesa, 1915b.
- Educação cívica*, [Éducation civique], Porto, Renascença Portuguesa, 1915c.
- Cartas sobre educação profissional* [Lettres sur l'enseignement professionnel], Porto, Renascença Portuguesa, 1916.
- Droite et gauche, *L'intermédiaire des éducateurs* Genève, janvier-mars 1916, n° 34-35, pp. 54-55.
- « Recherches sur l'imagination », dans *L'intermédiaire des éducateurs*, Genève, juin-juillet 1916, n° 39-40, pp. 83-88.
- A função social dos estudantes* [Le rôle social des étudiants], Porto, Renascença Portuguesa, 1917a.
- Noções de zoologia* [Notions de zoologie], Porto, Renascença Portuguesa, 1917b.
- Préface à *Indústria e Ciência* [Industrie et sciences] par H. Le Châtelier, Porto, Renascença Portuguesa, 1917c.
- « Carta ao director da Agros sobre a função social dos estudantes » [Lettre au directeur de Agros sur la fonction sociale des étudiants], dans *Agros*, Lisbonne, 1917d, n° 1, pp. 18-24.
- « Os métodos do regionalismo » [Les méthodes du régionalisme], dans *Agros*, Lisbonne, 1917e, n° 2-3, pp. 60-63.
- O ensino como factor do ressurgimento nacional*, [L'éducation comme facteur du renouveau national], Porto, Renascença Portuguesa, 1918a.
- « A escola portuguesa, ógão parasitário; necessidade da sua reforma sob a ideia directriz do trabalho produtivo

» [L'école au Portugal, un parasite qu'il faut réformer selon le principe directeur du travail productif], dans *Pela Grei*, 1918b, vol. I, n° 4, pp. 210-222.

Virtudes fundamentais da reforma da educação [Vérités fondamentales sur la réforme de l'éducation], Conférence prononcée devant la Société de géographie de Lisbonne, le 25 juillet 1923.

« A escola primária dos novos tempos » [Une école primaire pour une ère nouvelle], dans *Escola Nova*, 1925, n° 5, pp. 65-66.

Préface à l'édition portugaise de l'ouvrage d'Adolphe Ferrière, *Transformemos a escola*, Livraria Truchy-Leroy, 1928.

« La jeunesse portugaise et la paix » dans *Le Volontaire*, Paris, 27 janvier 1929a, n°2.

« Le sport du Volontaire », dans *Le Volontaire*, Paris, 24 novembre 1929b, n° 22,

Aspectos do problema pedagógico em Portugal [Aspects des problèmes pédagogiques au Portugal], Lisbonne, Sociedade de Estudos Pedagógicos, 1934.

Sobre educação primária e infantil [L'éducation pré-primaire et primaire], Lisbonne, Editorial Inquérito, 1939.

Entretien avec le journal *O Diabo*, Lisbonne, , 27 janvier, n° 174.

Notas de esclarecimento [Notes d'explications], Porto, Empresa Industrial Gráfica do Porto, 1950.

Cartas do terceiro homem [Lettres du Troisième Homme], Lisbonne, Editorial Inquérito, 1957.

Entretien radiophonique donné le 29 juillet 1958 (édition en disque chez Sasseti).

Ensaio, Lisbonne, Livraria Sá da Costa, 2^e édition (première édition : 1929).

Principaux ouvrages consacrés à António Sérgio

Branco, J.O. *O humanismo crítico de António Sérgio* [L'humanisme critique de António Sérgio], Coimbra, Gráfica de Coimbra, 1986.

Carvalho, J. M. *António Sérgio — A obra e o homem* ,[António Sérgio, l'œuvre et l'homme], Lisbonne, Arcádia, 1979.

Fernandes, R. *A pedagogia portuguesa contemporânea* [Éducation moderne au Portugal], Lisbonne, Instituto de Cultura Portuguesa, 1979.

Grácio, R. *Educação e educadores* [Éducation et éducateurs], Lisbonne, Livros Horizonte, 1968.

Magalhães-Vilhena, V. *António Sérgio : o idealismo crítico e a crise da ideologia burguesa* [Idéalisme critique et crise de l'idéologie républicaine], Lisbonne, Cosmos, 1975.

Patrício, M. *Figuras da pedagogia portuguesa contemporânea* [Personnalités de la pédagogie contemporaine au Portugal], Évora, Universidade de Évora, 1984.

Revista de História das Ideias [Histoire des idées], Coimbra, numéro spécial sur António Sérgio, 1983, n° 5.

Serrão, J. *Portugueses somos* [Nous sommes portugais], Lisbonne, Livros Horizonte, 1975.

Silveira, A. et al. *Homenagem a António Sérgio* [Hommage à António Sérgio], Lisbonne, Academia das Ciências de Lisboa, 1976.

O Tempo e o Modo [Le temps et la manière], Lisbonne, numéro spécial sur António Sérgio, 1969, n° 69-70.